

le portique

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines

39-40 | 2017

Le postcolonialisme

L'inconscient postcolonial des médias

The postcolonial subconscious of the media.

Joseph Tonda



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2957>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Joseph Tonda, « L'inconscient postcolonial des médias », *Le Portique* [En ligne], 39-40 | 2017, document 1, mis en ligne le 20 janvier 2019, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2957>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

Tous droits réservés

L'inconscient postcolonial des médias

The postcolonial subconscious of the media.

Joseph Tonda

- 1 Existe-t-il un inconscient postcolonial des médias dans les sociétés anciennement colonisées, anciennement colonisatrices, et actuellement colonisées par les images et imaginaires de la mondialisation néolibérale ? Pour tenter de répondre à cette question, nous avons fait une analyse de contenu de quelques lapsus observés dans les médias au Gabon et en France, mais aussi des titres et caricatures de la presse gabonaise. La comparaison au sujet des lapsus n'est pas équilibrée parce que, pour le cas des médias français, nous en avons retenu un seul, celui, célèbre, de Rachida Dati. Cependant, nous pensons qu'il est exemplaire pour mettre au jour ce que nous appelons l'inconscient postcolonial des médias et ce qu'il traduit du point de vue des schèmes de pensée, d'appréciation, d'évaluation et d'action dans ces sociétés

Les lapsus et l'inconscient postcolonial des médias au Gabon

- 2 Le point de départ de cette enquête est l'affaire d'un lapsus à Gabon Télévision, au cours du journal parlé du 8 avril 2017. Voici les faits tels qu'ils sont rapportés par Radio France internationale :

Les Gabonais ont célébré jeudi 8 juin dernier le 8e anniversaire de la disparition de leur ancien président Omar Bongo Ondimba. Une commémoration qui restera historique car un lapsus d'une journaliste de la télévision nationale gabonaise y a ajouté du piquant. Mercredi, dans la soirée, la jeune femme s'est trompée et a annoncé la mort d'Ali Bongo, l'actuel chef de l'État. L'équipe d'antenne n'a pas immédiatement corrigé l'erreur, qui a fait le buzz sur les réseaux sociaux. L'extrait du journal de 23h sur Gabon Télévision fait le buzz au Gabon. Les coups de fil ont fusé de tous les côtés. Chacun voulait savoir si réellement Ali Bongo Ondimba est mort. Les partisans de l'opposition, très sarcastiques, ont même souhaité un repos éternel à Ali Bongo. Vendredi, au journal de 13h, c'est le directeur général de Gabon

Télévision, Mathieu Koumba, qui est monté sur le plateau pour présenter les regrets et les sincères excuses de sa chaîne au président gabonais et à sa famille, sans oublier les téléspectateurs. Wivine Ovandong, la jeune journaliste à l'origine du lapsus, a reçu une demande d'explication suivie d'une interdiction d'antenne jusqu'à nouvel ordre. Contactée par RFI, la journaliste dit avoir écrit sur ses notes le nom d'Omar Bongo dont le Gabon célébrait jeudi le 8^e anniversaire de son décès. Journaliste-reporter depuis 2014, Wivine venait seulement de passer sa première semaine à la présentation des journaux télévisés. Elle craint pour son avenir à la présentation.

- 3 Pourquoi, alors qu'elle déclare avoir écrit sur ses notes le nom d'Omar Bongo, Wivine a-t-elle vu Ali Bongo ? Pourquoi ne s'est-elle pas aperçue sur le champ qu'elle avait lu ce qu'elle n'a pas écrit et qui n'est pas réel ? Pourquoi a-t-elle cru, en toute bonne foi avoir lu ce qui était écrit sur son papier. La réponse à ces questions est la suivante : elle a lu ce qui était dans son *inconscient*. Et ce qui était dans son inconscient, est *la mort* d'Omar Bongo Ondimba. Il apparaît ainsi qu'une journaliste, comme n'importe quel citoyen, ne voit pas forcément le réel qui est sous ses yeux, lorsqu'il lit ou lorsqu'il regarde les choses ou les humains. Nous lisons ou voyons plus que nous le pensons, ce qui est dans notre *écran intérieur*. Cet écran intérieur qui capte notre regard, le conditionne et l'oriente est l'inconscient et ce dernier n'est pas l'inconscient freudien, mais l'inconscient du social, sur lequel nous allons revenir dans un instant. Il *s'actualise* constamment, produit des significations et oriente l'action à partir des faits de la vie quotidienne qui renvoient à des schèmes historiquement produits qui, à la longue, relèvent de la culture politique d'une société ou d'une époque. Wivine a été sanctionnée par le directeur parce qu'elle a lu la *mort* qui était écrite sur son écran intérieur par l'actualité, et sa lecture s'est trouvée d'autant plus correcte ou exacte à ses yeux que le mort réel, Omar Bongo, et le mort fictif ou imaginaire, Ali Bongo, portent le même nom, et que ce nom s'est historiquement constitué, depuis une cinquantaine d'années, comme composante de l'inconscient du politique, inséparable de l'inconscient du social et des médias au Gabon. Ce nom est donc constitutif de la *culture politique* gabonaise qui fait agir les individus sans qu'ils y pensent, et qui les amène à voir le monde tel qu'elle le commande : il s'agit d'un *habitus*. Le schème de la mort associé au nom du mort sont ainsi devenus indiscernables et ont produit cette confusion, au point que l'on peut dire que la mort imaginaire d'Ali Bongo, le fils, et l'imaginaire de la mort de Bongo Ondimba, le père, relèvent de la définition de l'imaginaire selon Gilles Deleuze : l'imaginaire, ce n'est pas l'irréel, l'imaginaire, c'est l'indiscernabilité du réel et de l'irréel ¹.
- 4 Or ce qui caractérise la situation postcoloniale, selon nous, c'est l'intensification, sous la violence de l'imaginaire des médias, de cette indiscernabilité qui s'opère à partir de l'exploitation des schèmes de la mort, de la violence et du sexe. La violence exercée par le directeur de Gabon télévision contre Wivine est de notre point de vue caractéristique de l'inconscient postcolonial des médias dans une société où l'imaginaire de la mort est de nature magique. C'est à ce titre que ce directeur a présenté les *sincères excuses de sa chaîne au président gabonais et à sa famille, sans oublier les téléspectateurs*. Cette culture médiatique qui conduit un directeur de chaîne à présenter des excuses au président, à sa famille, et aux téléspectateurs est consubstantielle à l'imaginaire magique de la mort dans un contexte social, politique et culturel, où le pouvoir n'a pas « laissé tomber la mort », un contexte où le pouvoir « a droit de vie et de mort ² ». Ce pouvoir est celui que Michel Foucault appelle le pouvoir souverain, dont la traduction en situation postcoloniale nous a conduit à formuler l'hypothèse paradoxale du Souverain moderne ³.

- 5 Le Souverain moderne est un pouvoir qui s'exerce par la violence du fétichisme, violence de l'imaginaire qui n'est pas la propriété ou l'exclusivité de l'État. La violence de l'imaginaire du Souverain moderne est exercée par l'État, mais aussi au sein des familles, dans la société civile, dans les églises, dans l'ensemble du champ sociétal. Dirigeants et dirigés, dominants et subalternes, intellectuels et illettrés conspirent à la réalisation de la violence du Souverain moderne. C'est pourquoi, soutenons-nous, que la violence de l'imaginaire, violence du fétichisme, est la violence de l'inconscient du social historiquement produit, culturellement sédimenté et actualisé par les dispositifs médiatiques. C'est dans cette perspective que le lapsus recèle une dangerosité pour les individus soumis à la violence de l'imaginaire du Souverain moderne dans les médias dont ils sont les agents. Rappelons que l'une des caractéristiques fondamentales de la violence du fétichisme ou violence de l'imaginaire est de faire voir la réalité objective comme réalité magique ou mystique, par conséquent, de produire la hantise de la mort. Cette caractéristique est constitutive de l'inconscient des médias au Gabon et l'exemple qui suit est particulièrement significatif. Il concerne la suite de l'affaire Wivine. Voici les faits tels qu'ils sont rapportés par un média en ligne :

Quelques jours seulement après l'annonce par Mathieu Koumba, de la mise en place de mesures disciplinaires à l'encontre de la journaliste, Wivine Ovandong, qui avait malencontreusement annoncé le décès d'Ali Bongo, les internautes en signe de soutien, s'adonnent à un véritable lynchage satirique sur le responsable de Gabon télévision. Alors que personne ne comprenait la tournure qu'avait pris le lapsus *linguae* commis par Wivine Ovandong, considérée par Gabon Télévision comme une « faute professionnelle » et qui avait même donné lieu à des excuses à l'endroit « d'Ali Bongo Ondimba, à sa famille ainsi qu'au peuple gabonais », publiquement présentées par son directeur général Mathieu Koumba, les internautes ont retrouvé un extrait du journal télévisé de Gabon Télévision, dans lequel, son Directeur général énonçait comme formule de l'eau, H₂O au lieu de H₂O. Depuis lors, ils se donnent à cœur joie sur les réseaux sociaux, à rappeler cette erreur à Mathieu Koumba. Une erreur qui depuis se propage de manière virale sur le web, chaque internaute rivalisant d'imagination comme pour rappeler à Mathieu Koumba que « l'erreur est humaine ». Du montage photo d'un panneau d'adressage où il est inscrit « Rue Pr Mathieu Koumba, Chimiste, inventeur (Molécule H₂O) », au challenge lancé par certains internautes qui consiste à se prendre en photo avec des bouteilles d'eau minérale marqué H₂O. Les internautes semblent décidés à se moquer de l'attitude sévère du directeur général de Gabon Télévision. D'autres allant même plus loin en expliquant avec un trait d'humour que le fameux H₂O énoncé par Mathieu Koumba, n'est autre que « la molécule du vin de palme, entendez par là H-Vin ». Une boisson locale très prisée ⁴.

- 6 Mathieu Koumba est ici victime, comme sa journaliste Wivine, de la violence constitutive et constituante de l'inconscient ou de l'imaginaire ⁵ postcolonial des médias d'une société régie par le pouvoir du Souverain moderne, c'est-à-dire un pouvoir fonctionnant à la violence fétichiste. En lisant sans le savoir cette formule mystérieuse, Monsieur Koumba succombe à la *magie des formules* qui chaque jour inondent les médias, et qui correspondent aux déclarations politiques destinées à éblouir, sans qu'elles puissent correspondre à des faits, à des réalisations tangibles. La magie des formules est de ce point de vue synonyme de formules magiques que les discours politiques, médiatiques, religieux, entre autres, produisent et énoncent en comptant sur leurs effets performatifs d'endormissement ou d'aveuglement des consciences et d'exorcisation de la hantise de la mort, de la déchéance, de la chute. L'efficacité de cet effet magique, qui n'est pas illusoire, est liée à l'*habitus*, c'est-à-dire à l'inconscient que produisent les médias. Mathieu Koumba

peut alors voir la formule ordinaire de l'eau, trop « simple » aux « yeux de son inconscient » si je puis dire, selon ce schème. C'est ainsi que le O d'oxygène est pris pour le zéro. Cette hypothèse signifie qu'il lit sous le commandement de la violence du fétichisme ou de l'inconscient ⁶, car nous supposons qu'il connaît la formule de l'eau. Ce qui veut dire qu'il n'a pas lu ce qu'il sait, mais ce qu'il ne sait pas et qui relève à la fois du fétichisme, du mystère, de l'extraordinaire que produisent sans cesse les médias.

- 7 Nous pouvons donc résumer en faisant valoir que Wivine n'a pas lu ce qu'elle voyait. Elle a lu ce qui était sur son écran intérieur et elle l'a fait *sans le savoir*. Le Directeur, Mathieu Koumba, a lu ce qui n'est pas la réalité du savoir, il a vu ce qui était un *savoir* imaginaire. Dans les deux cas, les deux lecteurs ont manifesté leurs identités de sujets colonisés par les éblouissements des écrans et des images-écrans qu'ils diffusent et qui ont pour schèmes fondamentaux la mort, la violence, le sexe et la sorcellerie. Éblouir, dit le Dictionnaire, c'est *aveugler*, et *les éblouissements, amènent à voir le monde autrement qu'il n'est*. La violence de l'imaginaire, violence du fétichisme, fonctionne selon le même principe : le fétichisme consiste, quel que soit l'objet investi comme fétiche, à le voir autrement qu'il n'est, son principe étant l'aveuglement, l'hallucination, la séduction, l'émerveillement, le travestissement du réel. Ce principe relève de l'inconscient des médias, dans la mesure où ces derniers travaillent à faire voir le monde autrement qu'il n'est, notamment dans un contexte régi par la violence du Souverain moderne comme le Gabon.
- 8 Cependant, et de manière générale, l'âge des médias, l'âge de l'écran global ⁷ du capitalisme, est l'âge des images-écrans et des éblouissements du fétichisme. Guy Debord l'avait théorisé dans la *Société du spectacle* ⁸ pour en rendre compte, et, de son côté, Jean Baudrillard a fait valoir que dans cette société, les images *n'imaginent plus le réel, elles sont le réel* ⁹. L'hypothèse d'une société des éblouissements, autrement dit, une société d'aveuglement, de séduction, d'émerveillement, de fascination dont le principe est de « tuer les yeux », pour nous amener en permanence à voir le monde autrement qu'il n'est, hypothèse que nous avons développée dans *L'Impérialisme postcolonial* ¹⁰, implique qu'en éblouissant en permanence, on produit un inconscient fait d'images-écrans, c'est-à-dire des fétiches constituant l'inconscient du social et des médias dont Wivine et son directeur, agents des médias, bombardés en permanence par les images-écrans, sont des agents de fonction.

La presse écrite gabonaise et l'inconscient postcolonial

- 9 Pour avoir accès à l'inconscient des médias gabonais, nous ne nous sommes pas contentés des lapsus des deux journalistes. Nous avons procédé à une analyse de contenu de deux autres matériaux : les titres à la une du journal *Faits divers*, et les caricatures de Lybek dans le journal *L'Union* : Pourquoi ce choix ? *Faits divers* fait état des choses que le discours officiel, le discours du « pouvoir émergent », comme on dit au Gabon, ne voudrait pas étaler au grand jour : le contenu de *Faits divers* est de ce point de vue, et de manière métaphorique, une suite de *lapsus* sociaux ou culturels *volontaires*, censés dire ce que les gens du gouvernement ne veulent pas savoir, ou ce que tout le monde sait sans le savoir. Une telle posture fait de ce journal, une sorte de lapsus institutionnalisé ou autorisé, au sens où il est reconnu par les pouvoirs publics, et donc autorisé à publier des nouvelles qui relèvent d'ordinaire de la rumeur ou de l'imaginaire. L'autre raison du choix, cette fois-ci de Lybek et de *L'Union* est que ce journal, dans lequel ce journaliste publie ses caricatures, est ordinairement qualifié comme journal gouvernemental. Il est donc

considéré comme un média qui dit des choses que le gouvernement veut entendre et faire entendre, à commencer par ce que dit le bulletin *Makaya*, son *lapsus* institutionnalisé, c'est-à-dire *autorisé*, constitué par des billets censés être critiques à l'égard de tous, y compris des membres du gouvernement. L'on pourrait ainsi inscrire dans cette même logique, les caricatures de Lybek : elles relèvent des *lapsus* autorisés, c'est-à-dire des *lapsus* censés fonctionner suivant la violence mystifiante du fétichisme.

- 10 Le résultat auquel nous sommes parvenus est que ces deux « *lapsus* institutionnalisés », à savoir les publications de *Faits divers* et de Lybek, révèlent deux dimensions opposées de l'inconscient du social, et donc l'inconscient postcolonial, qu'expriment les médias. D'un côté, Lybek. L'analyse des caricatures qu'il publie dans *L'Union* met au jour un fait particulièrement intéressant : Lybek critique la société gabonaise, ses riches, ses femmes, ses hommes, ses pauvres, ses puissants, selon des schèmes d'un *inconscient rationnel*. L'arrière-plan intellectuel et moral des messages de Lybek n'est pas la promotion du mysticisme, de la sorcellerie, du fétichisme ou de la magie. Si les sujets de Lybek sont des corrompus, des chauffards qui mettent en danger la vie des gens ; s'ils sont des opportunistes politiques, des cyniques, des profiteurs, des prostitués, etc., leurs comportements sont déterminés par des pulsions ordinaires ou « naturels ». Ce sont des calculateurs, des vicieux, des truands, des brigands, des libidineux. Certes, les schèmes qu'ils mettent en œuvre sont ceux de la machine politique et sociale dont Lybek et ses lecteurs, y compris *L'Union*, sont des rouages : la machine politique du Souverain moderne.
- 11 Cependant, ils ne participent pas de la mystification dont le journal *Faits divers* est un instrument exemplaire. En effet, dans ce journal, écrivent des journalistes qui se font connaître comme des critiques du gouvernement et de sa politique dite de l'« émergence ». Il en est ainsi du journaliste Jonas Moulenda. Ce que révèle l'analyse de contenu, au contraire, est que ce « *lapsus* institutionnalisé » ou « autorisé », réalise un travail intensif de mystification de ses lecteurs, à travers l'accent qu'il met sur la sorcellerie et la magie. Le journal censé être « critique », en montrant des choses que le « pouvoir émergent » ne voudrait pas voir, à savoir, par exemple, les corps mutilés des « crimes rituels », s'impose à l'analyse comme l'illustration exemplaire de ce que j'appelle l'afrodystopie : la dystopie africaine où les ombres sont la réalité ; où les médias nourris apparemment de bonnes intentions, travaillent à l'éblouissement des populations en faisant de la pipe de Magritte une pipe réelle ¹¹. L'afrodystopie est sous le despotisme de l'inconscient postcolonial et de la violence de ses images-écrans.

La « fellation » et l'« inflation » postcoloniales de Rachida Dati

- 12 Une année après la mort d'Omar Bongo, nous sommes donc en 2010, Rachida Dati, à l'époque ministre dans le gouvernement de Nicolas Sarkozy, parle de « fellation » au cours d'une intervention télévisée ; il s'agissait évidemment d'un *lapsus*. Les médias en feront leurs choux gras. Sarkozy ne renvoie pas Rachida Dati du gouvernement, mais il reste à savoir pourquoi il y eut tant de commentaires grivois et humoristiques sur ce *lapsus* ? En quoi les rires provoqués par le *lapsus* de Rachida Dati sont-ils l'expression de l'inconscient postcolonial des médias ?
- 13 Un an après que Rachida Dati ait proféré son *lapsus*, voici ce qu'écrit le journal *Minute* : « *Rachida Dati a de l'humour. Presque un an après son phénoménal lapsus sur la fellation – au lieu de « l'inflation » – la maire du 7^e arrondissement de Paris, invitée lundi soir du « Grand Journal » de*

Canal+, a été titillée sur sa bévue. « Alors, fellation ou inflation ? », lui demande Ariane Massenet. L'ex-Garde des Sceaux rit franchement. Tout comme Ariane Massenet, contente de son coup, et les autres chroniqueurs. L'animatrice passe alors à une autre question mais Michel Denisot la coupe, notant que Rachida Dati n'a pas répondu à la question. Cette fois, la députée européenne ne se fait pas prier, et répond « Bah les deux ! », avant d'exploser de rire ¹² ».

- 14 Quel rapport existe-t-il entre l'inconscient postcolonial des médias au Gabon, tel qu'il se révèle dans les lapsus des deux journalistes et celui des médias français, à travers les rires provoqués par le lapsus de Rachida Dati ? Peut-on dire que ces rires révèlent un inconscient postcolonial des médias en France ? La réponse à ces deux questions se trouve selon nous dans la réponse à une autre question, qui est la suivante : pourquoi les journalistes français et Rachida Dati rient-ils ?
- 15 L'hypothèse, évidente, est la suivante : c'est le sexe qui est à l'origine du rire généralisé. Mais cette réponse est insuffisante : car il faut se poser une autre question : pourquoi un lapsus qui renvoie au sexe fait-il rire ? Hypothèse : parce que, l'on ne s'attend pas à ce qu'un ministre, de surcroît une femme ministre, et plus encore une femme ministre d'origine maghrébine, prononce un terme sexuel à la télévision et donc devant des millions de téléspectateurs. Le terme sexuel, la personne qui le prononce, le lieu de son énonciation, le média qui le fait entendre, le public, c'est-à-dire le destinataire du message, rendent le rire inévitable. Notamment parce qu'il existe un accord implicite, un interdit qui veut que les choses du sexe ne doivent pas se dire ou se faire en public par une autorité publique. Cela relève de la socialisation de chaque individu, de chaque sujet, et il ne viendrait à personne l'idée de conseiller à un ministre de parler de fellation à la télévision, sauf s'il s'agit d'une déclaration solennelle, d'une lecture d'un rapport de gendarmerie sur un crime odieux qui ferait intervenir le ministre à l'Assemblée nationale ou dans les médias, c'est-à-dire de manière officielle. L'objet de la déclaration, un crime, les circonstances de cette déclaration, interdisent de rire. Il s'agit d'un acte autorisé, que je conceptualise comme un lapsus autorisé. Or, s'agissant de la femme ministre d'origine maghrébine, il y a dans l'inconscient postcolonial du social une sorte de naturalité qui la lie à l'obscénité, on s'attend inconsciemment à ce qu'elle « dérape », dise ce qu'il ne faut pas dire, qui serait de sa « nature » et qui heurte la conscience des autochtones français de souche, les civilisés.
- 16 Nous savons que le lapsus ordinaire, n'est jamais autorisé, parce qu'il n'est jamais volontaire, sauf dans un cas de cynisme. Le lapsus est un acte qui trahit la conscience ou la volonté du locuteur qui dit : « Ce n'est pas ce que je voulais dire » ! Alors, si ce n'est pas ce que je voulais dire, pourquoi l'ai-je dit ? Mais parce qu'il existe une instance en moi, qui me fait dire des choses que je ne devrais pas dire : cette instance, c'est l'inconscient. Une découverte de Freud qui nous dit qu'il existe une psychopathologie de la vie quotidienne qui consiste en actes qui trahissent la présence en nous de l'inconscient. Mais, comme nous l'avons suggéré plus haut, nous ne nous plaçons pas ici dans une perspective psychanalytique. Notre propos est celui d'un sociologue ; ensuite, les médias ne sont pas un sujet individuel, bien que l'on puisse en parler comme d'un sujet, au sens où l'on dit des classes sociales qu'elles sont des sujets de l'histoire. Ce que nous considérons comme un lapsus autorisé, et donc volontaire, ce sera ici des choses dites dans une institution, ou dans un espace social construits et légitimés socialement ou politiquement comme devant dire ce qui ne peut se dire en public. Le « lapsus autorisé » a pour pendant, ce que je propose de considérer comme le « lapsus institutionnalisé » : un journal comme le *Canard enchaîné*, un autre, comme *Charlie Hebdo*, sont des exemples de ce que j'appelle les « lapsus

institutionnalisés ». Selon moi, les lapsus autorisés et institutionnalisés permettent d'investir l'inconscient du social, et plus précisément l'inconscient postcolonial des médias. Mon idée est que l'institutionnalisation des lapsus, au sens où je viens de les définir, relève des démocraties libérales. Elle est la mesure de ce qu'on appelle la « liberté de la presse ». De nos jours, la critique du « politiquement correct » implique un dépassement et un déplacement des limites de cette liberté. Le langage du Président Sarkozy, me semble-t-il, a symbolisé, au plus haut niveau de l'État, ce dépassement et ce déplacement des limites, et nous l'avons envisagé, dans notre analyse de son célèbre et très controversé « Discours de Dakar », comme l'expression libérée d'un inconscient postcolonial¹³.

- 17 C'est dans cette perspective que nous envisageons un inconscient postcolonial des médias, qui s'inscrit dans le contexte général d'un monde politique, culturel ou intellectuel qui aspire à la rupture des limites, dans tous les domaines. C'est aussi dans cette perspective qu'il faut appréhender le « cas Rachida Dati » et des rires qu'il a provoqués. En effet, en tant que ministre femme d'origine maghrébine, elle représente dans l'inconscient des médias français tous les schèmes coloniaux de la femme arabe que Frantz Fanon mit en exergue dans ses travaux en Algérie. Et notamment le schème de la sexualité. À partir des analyses de Fanon, nous pouvons dire que le colonialisme s'est institué sous le colonialisme impensé de la Bête sexuelle, indifféremment féminine et masculine résidant en colonie. Ce qui fait que la mission civilisatrice dont il s'était prévalu était colonisée par le sexe onirique de la Bête, puissance à la fois chrétienne, sauvage, et capitaliste¹⁴.
- 18 Pour la puissance virile coloniale, la colonie était une terre vierge qu'il s'agissait d'occuper, c'est-à-dire de posséder comme l'on possède un corps sous le régime de la possession sexuelle¹⁵. Le corps de la femme algérienne, comme le corps de toutes les colonisées, était ainsi ce que j'appelle un corps-sexe, image du vaste monde colonisé, nature sauvage et sexe, continent noir de la sexualité. Ceci explique que la libido coloniale se déployait sur la scène onirique sans solution de continuité avec le réel, mais aussi que ce réel était lui-même sans solution de continuité avec l'imaginaire. C'est cet inconscient ou cet imaginaire que le lapsus de Rachida a réveillé et mis au jour, par les rires qu'il provoqua. Il s'agit, de ce point de vue, d'un inconscient colonisant les médias français, par conséquent, un inconscient postcolonial.

Remarques conclusives sur l'inconscient du social versus inconscient postcolonial des médias

- 19 Après ces développements, voyons à présent de manière plus approfondie ce que nous entendons par inconscient du social, dont l'inconscient des médias est une composante. En effet, nous envisageons l'inconscient des médias selon deux volets : le premier est celui où l'objet de la sociologie et de l'anthropologie est *l'inconscient du social*. Je voudrais donner quelques expressions qui font partie du corpus des expressions sociologiques de cet inconscient. Le travail du sociologue, insiste-t-on, consiste à faire connaître le *non-dit* par l'analyse du dit, ou du discours. Qu'est-ce donc que le non-dit si ce n'est des choses qui échappent à la conscience des locuteurs et que révèle *l'analyse* de ce qu'ils disent ? Autrement dit, ce qui échappe à la conscience, et que les gens disent sans le savoir, relève de *l'inconscient*, sauf que pour le sociologue, il s'agit moins d'un inconscient individuel que d'un inconscient du social. Une autre expression, est attachée au nom d'un auteur : il

s'agit de Pierre Bourdieu qui dit ceci : « La sociologie dit des choses que tout le monde sait sans le savoir ». Les agents sociaux *savent* donc des choses sans le savoir, ces choses sont dans leur inconscient, qu'ils disent donc sans le savoir et qui sont l'objet de la sociologie. Car ces choses que l'on sait sans le savoir ne relèvent pas de la biologie, elles sont le produit de la *socialisation*, et donc relèvent du social.

- 20 Restons avec cet auteur pour donner d'autres exemples : selon cet auteur, la sociologie étudie les *habitus*, c'est-à-dire l'histoire incorporée qui fait agir notre corps et notre esprit sans que nous le sachions ; de manière inconsciente donc. Elle étudie le pouvoir symbolique, la violence symbolique, qui sont le pouvoir et la violence qui s'exercent, dit Bourdieu, « dans *l'inconscience totale* de ceux sur qui ils s'exercent, et donc avec leur complicité ». Bourdieu parle donc d'*inconscience totale*, et dans son approche sociologique, il s'agit de l'inconscient du social. En anthropologie, l'inconscient « désigne les logiques symboliques qui régissent les échanges entre les hommes, à leur insu ¹⁶ ». Selon Michèle Bertrand, les logiques symboliques qui règlent les comportements sociaux à l'insu des agents ou des individus, « ne peuvent opérer que si elles se coulent dans les significations implicites que les mêmes sujets leur confèrent ». Dans le *Sens pratique*, Pierre Bourdieu, toujours lui, montre qu'il n'existe pas de congruence des logiques pratiques avec le modèle logique qui en rend compte. Il critique ainsi l'approche individualiste de l'« acteur rationnel », et donc de l'utilitarisme en théorie économique ¹⁷. Pour résumer, selon Michèle Bertrand, l'« *inconscient n'est pas seulement ce qui, d'un lieu ou espace social, régule les échanges entre les hommes à leur insu. C'est aussi ce qui doit rester ignoré ou méconnu pour que le système puisse fonctionner* ¹⁸ ».
- 21 Ainsi défini, voyons à présent le deuxième volet de notre réponse qui répond à la question suivante : les médias sont-ils un sujet ou un agent ? Ce volet de la réponse est déjà donné : le social n'est pas un agent ou un sujet individuel, il est un agent ou un sujet collectif : c'est dans ce sens qu'il faut entendre le concept d'*inconscient des médias*. Car les dispositifs matériels des médias sont par définition des médiums, qui transmettent les discours des agents sociaux. Et dans la mesure où ces discours font l'objet de l'analyse sociologique et non de la psychanalyse, ils relèvent des *lapses* institutionnalisés.
- 22 C'est dans cette perspective sociologique et anthropologique que nous avons essayé de faire voir, ici, ce qu'est l'inconscient postcolonial des médias. Cet inconscient ne peut s'extraire des logiques de la mondialisation néolibérale dont le principe est « savoir se vendre », quitte à exploiter les schèmes de pensée et d'action qui relevaient avant de l'interdit, de la limite. Cependant, en fonction de l'historicité des sociétés, ces logiques d'exploitation et de libération/libéralisation sont exploitées différemment. Mais cette différence fonctionne sur la base d'un inconscient postcolonial commun.

NOTES

1. Gilles DELEUZE, *Pourparlers*, Paris, Minuit, 2003 (éd. Originale, 1990).

2. Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité, I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 177.

3. Joseph TONDA, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*, Paris, Karthala, 2005.
4. <https://www.gabonmediatime.com/h20-lerreur-de-mathieu-koumba-qui-enflamme-la-toile/#ixzz4xA9Cz5ke>
5. Comme on peut le voir ici, le concept d'inconscient devient ici synonyme d'imaginaire, comme cela est mis en exergue par S. ZIZEK dans *Le sujet qui fâche*, Paris, Flammarion, 2007, (éd. originale anglaise 1999), p. 349.
6. Sur les rapports entre le fétichisme et l'inconscient, cf. Anselme JAPPE, *La Société autophage. Capitalisme, démesure et autodestruction*, Paris, La Découverte, 2017.
7. Gilles LIPOVETSKY et Jean SERROY, *L'Écran global ; culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, Paris, Seuil, 2007.
8. Guy DEBORD, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 (édition originale 1967).
9. Jean BAUDRILLARD, *Le Crime parfait*, Paris, Galilée, 1995.
10. Joseph TONDA, *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015.
11. Jean-Pierre WARNIER, « Ce n'est pas un sorcier. De l'effet Magritte en sorcellerie », *Politique africaine*, 146, juin 2017, p. 125-141.
12. <http://www.20minutes.fr/people/781718-20110906-fellation-inflation-les-deux-repond-rachida-dati>
13. Joseph TONDA, *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Paris, Karthala, 2015, p. 157-163.
14. Nous reprenons ici les analyses que nous avons proposées dans un article intitulé : « Fanon au Gabon : sexe onirique et afrodystopie », *Politique africaine*, n° 143, octobre 2016, p. 113-136.
15. Megan VAUGHAN, *Curing their Ills. Colonial Power and African Illness*, Standfort University Press, 1991 ; Amandine LAURO, *Coloniaux, ménagères et prostituées au Congo belge (1885-1930)*, Loverval, Éditions Labor, 2005.
16. Michèle BERTRAND, « L'inconscient du social », *Actuel Marx. L'inconscient du social*, Paris, PUF, n° 15, premier semestre 1994, p. 13.
17. Voir les critiques de cette approche par Mary DOUGLAS, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 2001 (première édition anglaise 1967), p. 191-201.
18. Michèle BERTRAND, *art. cit.*, p. 14.

RÉSUMÉS

Il existe un inconscient postcolonial des médias dans les sociétés anciennement colonisées, anciennement colonisatrices, et actuellement colonisées par les images et imaginaires de la mondialisation néolibérale. Pour tenter de le mettre au jour, cet article s'appuie sur une analyse de contenu de quelques lapsus observés dans les médias au Gabon et en France, mais aussi des titres et caricatures de la presse gabonaise. L'article s'inscrit dans une perspective sociologique et anthropologique qui analyse l'inconscient postcolonial des médias dans un contexte régité par des logiques de la mondialisation néolibérale dont le principe est « savoir se vendre », tout en tenant compte de l'historicité des sociétés.

There exists a postcolonial of the media in societies formerly colonized, formerly colonizing, and colonized today by the images and imaginations of neoliberal globalization. To try and bring this subconscious to light, this paper relies on an analysis of the content of a few “slips of the tongue” (or Freudian slips) observed in the media both in Gabon and in France, as well as of caricatures published in the Gabonese press. This paper fits in a sociological and anthropological framework where we analyze the postcolonial subconscious of the media in a context ruled by the logic of neoliberal globalization, the thrust of which is that one should know how to “market/sell oneself”, all while taking into account the historicity of the observed societies.

AUTEUR

JOSEPH TONDA

Joseph Tonda est professeur de sociologie et écrivain. Il est en poste à l'Université Omar Bongo de Libreville. Son dernier essai a pour titre *L'Impérialisme postcolonial, critique de la société des éblouissements*, paru chez Karthala, à Paris, en 2015, et son dernier roman qui vient de paraître s'intitule : *Tuée-tuée mon amour*. Il prépare actuellement un ouvrage sur l'Afrodystopie.